

Université de Nantes

Année universitaire 2013-2014

Licence 2 de philosophie, semestre 4

Séminaire de philosophie morale et politique 2 :

« Morale déontologique *versus* éthique utilitariste »

Professeur : Patrick LANG

Elisa CRESCENTI

Une conclusion utilitariste sans paradoxes
au sujet de la surpopulation

Derek PARFIT,

Overpopulation and quality of life (Surpopulation et qualité de vie)

SOMMAIRE

Introduction

- Présentation de l'auteur
- Présentation de l'ouvrage

Sections

1. « Qualité et quantité »
2. « L'Odieuse Conclusion »
3. « Le paradoxe de la simple addition »
4. « Le second paradoxe »
5. « La qualité des vies individuelles »
6. « Le perfectionnisme »

Conclusion

Bibliographie

Annexes

Introduction

Présentation de l'auteur : Derek PARFIT est né en 1942 ; c'est un philosophe britannique, spécialiste de philosophie morale, professeur à l'université d'Oxford et dans les universités américaines.

Il est connu surtout pour deux livres : *Reasons and persons (Des raisons et des personnes)*, publié en 1984, et *On what matters (De ce qui importe)*, publié en 2011.

Présentation de l'ouvrage : Le texte, intitulé « Overpopulation and quality of life » (« Surpopulation et qualité de vie »), est un essai.

Un extrait du texte est contenu dans l'*Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*, sous-titre « Thèmes et débats de l'utilitarisme contemporain », qui remonte à 1999 et qui est éditée par Catherine AUDARD, professeure française de philosophie. Le chapitre de l'*Anthologie* duquel est tiré l'essai est le quatrième et il s'intitule « L'éthique appliquée et les paradoxes utilitaristes ». La rédaction de ce mémoire s'appuie sur cet extrait.

Catherine AUDARD écrit dans la présentation du texte qu'il s'agit d'un « texte riche et provocateur » parce que le philosophe « met à l'épreuve nos convictions » concernant le sujet (que nous rencontrons dans le champ de « l'éthique appliquée ») de la surpopulation.

Cette force critique du raisonnement est positive, elle est signe d'un raisonnement libre par rapport à des vérités prétendues, non défendues, qui font appel aux autorités, aux traditions, qui sont détachées de la réalité des conséquences. C'est à la réalité des conséquences, au sein d'une vie individuelle ou d'un ensemble de vies, d'une population (conséquences qui concernent les plus pauvres ou les générations futures), que PARFIT donne une importance prioritaire, c'est la théorie conséquentialiste qu'il défend.

Un raisonnement fortement marqué par la critique est celui des utilitaristes. Catherine AUDARD fait des utilitaristes les protagonistes de son *Anthologie*, elle écrit (toujours dans la présentation du texte de PARFIT) que les utilitaristes ont une « puissance de déranger, de nous pousser dans nos retranchements ». Or, l'*Anthologie* est en même temps « *historique et critique* ».

La critique adressée aux utilitaristes fait partie de la critique menée par PARFIT. En effet, d'après le philosophe, les convictions qu'il faut « mettre à l'épreuve » sont fondamentalement au nombre de deux : deux interprétations qui considèrent ce sujet comme un dilemme moral, c'est-à-dire, un problème à résoudre par une parmi deux solutions alternatives. Ces solutions alternatives sont « paradoxales » et elles sont toutes les deux utilitaristes : il s'agit des « paradoxes utilitaristes » (deuxième partie du titre du chapitre de l'*Anthologie*).

Le philosophe pose deux questions fondamentales dans l'introduction de son article: « Quelle population devrait-il y avoir ? Est-il possible qu'il y ait surpopulation, c'est-à-dire trop de personnes vivantes ? ».

À propos de ces questions, l'auteur annonce: «J'exposerai une argumentation déconcertante à ce sujet et je montrerai comment étayer cette argumentation, puis j'esquisserai une réponse qu'on pourrait y faire ».

Après l'introduction il y a six sections, qui présentent des schémas (cf. en annexe du présent mémoire). Les schémas sont importants parce que l'intérêt de PARFIT est de faire des comparaisons entre les différents résultats montrés (correspondant à différentes populations), afin de « mettre à l'épreuve nos convictions », de réfléchir et de répondre aux deux questions. Faire une comparaison signifie se demander « l'un de ces résultats est-il pire que l'autre ? », et si oui, lequel.

Un point d'importance fondamentale dans l'analyse : PARFIT fait valoir pour « tous » les résultats deux suppositions:

1. il n'y a pas d'inégalités (sous-entendu : les inégalités sociales, c'est-à-dire, personne n'est dans une situation – socialement – pire que son voisin)
2. tout le monde vit une vie qui vaut la peine d'être vécue ; autrement dit, personne ne se suicide par désespoir ou souffrance.

Sections

Première section : « Qualité et quantité »

Premier schéma, première comparaison, celle entre les résultats A et B.

– Dans le résultat B, il y a deux fois plus d'habitants, et ils sont tous dans une situation plus difficile.

– Il s'agit donc de se demander « L'un de ces résultats est-il pire que l'autre ? », si oui,

lequel ? Ou, c'est la même question, « Quelles valeurs possèdent relativement la qualité et la quantité ? » (nous reprenons ainsi le titre de la section).

- B est pire que A sous un aspect, autrement dit, il semble que la *qualité* soit supérieure à la *quantité* : il est mauvais que tout le monde se retrouve dans une situation de vie plus difficile.

Mais, nous l'avons dit toute à l'heure, PARFIT « met à l'épreuve nos convictions ».

- D'après deux interprétations (ou *convictions*), ces deux résultats constituent une alternative.

1. Une des deux interprétations nous dit que B est réellement pire que A, parce qu'une baisse de la *qualité* de vie est la *seule* chose qui compte.

Cette interprétation est exprimée dans le principe d'utilité moyenne, selon lequel toutes choses égales par ailleurs (c'est une des deux suppositions de PARFIT), il est meilleur que les gens vivent « mieux » (ou, dans la version hédoniste, qu'ils soient « plus heureux ») en moyenne.

RAWLS dans sa *Théorie de la justice* (1971), MILL (1806-1873) et R. BRANDT (1910-1997) défendent ce principe.

2. L'autre interprétation nous dit que, au contraire, B est meilleur que A, parce qu'une augmentation de la *quantité* de vies est la *seule* chose qui compte.

Cette interprétation est exprimée dans le principe utilitariste « classique », le principe total. Selon ce principe, toutes choses égales par ailleurs, il est meilleur qu'il y ait « une plus grande somme de bonheur » (ou, dans la version non hédoniste, quoi que ce soit qui rend la vie digne d'être vécue) « au total » ; il est toujours bon qu'une vie *supplémentaire* soit vécue, si elle en vaut la peine (l'autre des deux suppositions) ; d'ailleurs, une baisse de la qualité de vie des gens est « compensée par » une augmentation conséquente de la *quantité* de vies qui en valent la peine.

PARFIT, pour faire comprendre le raisonnement impliqué par ce principe, établit une analogie entre le bonheur des personnes et la quantité du liquide contenu dans des bouteilles ; il écrit que les personnes dans B « ont davantage de bonheur si on les considère ensemble, exactement comme deux bouteilles plus qu'à moitié pleines contiennent davantage qu'une bouteille pleine ».

Deuxième section : « L’Odieuse Conclusion »

– Dans cette section, le philosophe va « exposer » une argumentation qui est défendue par le deuxième principe que nous venons de présenter, le principe total.

– Dans le résultat Z (cf. schéma 2 en annexe), il y a une population gigantesque, et tous les habitants ont une vie qui n’est que très légèrement au-dessus du niveau auquel elle cesse de valoir la peine d’être vécue, c’est-à-dire tous les habitants ont une vie sans douleur, mais également « fade » (retenons cet adjectif, il réapparaît dans la cinquième section, quand nous parlerons de l’« éternité de fadeur »). Les habitants dans Z « n’ont que de la musique pour aéroports et des pommes de terre à l’eau ».

– D’après le principe total, de la même manière que B est meilleur que A, C serait meilleur que B, et ainsi de suite, jusqu’à Z, qui serait le meilleur de tous (bien meilleur que A). Voilà l’argumentation défendue par ce principe.

Z serait meilleur de tous parce qu’« il se peut que la plus grande quantité de lait se trouve dans un énorme tas de bouteilles ne contenant qu’une goutte chacune ».

– Une comparaison intéressante est celle entre Z et le « monstre d’utilité » « imaginé » par NOZICK (philosophe américain, 1938-2002) dans le livre *Anarchie, État et Utopie*, 1974.

NOZICK critique l’argumentation : il assimile Z à un « monstre d’utilité » auquel l’humanité « se sacrifie », en lui donnant toutes ses ressources.

PARFIT réfute une telle objection : Z peut être assimilé à un « monstre d’utilité », mais non au « monstre » « imaginé » par NOZICK, parce que ce dernier est en réalité impossible à « imaginer », parce que dans Z la plus grande somme de bonheur provient de l’augmentation importante de la quantité de vies vécues, et non de la qualité de la vie d’une personne.

– L’argumentation « Z est meilleur que A » est rejetée non seulement par les défenseurs du principe d’utilité moyenne et par NOZICK, mais aussi par la plupart d’entre nous.

C’est d’après la *conviction* ordinaire (« Z est bien pire que A ») que PARFIT appelle la conclusion Z « L’Odieuse Conclusion » et qu’il appelle l’argumentation « Z est bien meilleur que A » une « argumentation déconcertante ».

Mais pour préserver cette conviction, et la conviction précédente « B est pire que A », il ne nous suffit pas de rejeter le principe total.

– Les sections suivantes montrent en effet « comment étayer cette argumentation » en faveur de l’« L’Odieuse Conclusion ».

– Nous pouvons ouvrir deux parenthèses, utiles à ce moment pour bien comprendre le style de la pensée du philosophe.

- Les convictions fondamentales critiquées par le philosophe sont, nous en avons parlé dans l'introduction, les deux interprétations philosophiques des utilitaristes. Les autres convictions qu'il faut réfuter sont les interprétations ordinaires, de la plupart d'entre nous. L'auteur va démontrer que l'Odieuse Conclusion est odieuse en apparence et que, de même, l'argumentation déconcertante n'est pas déconcertante. Cependant, aux opinions ordinaires il faut réserver un regard particulier : il n'est pas vrai qu'elles sont toutes des convictions.

En effet, c'est d'après elles que PARFIT parle de l'Odieuse Conclusion et de l'argumentation déconcertante ou, comme nous verrons, il fait appel à elles dans la défense et dans la réfutation d'une certaine argumentation.

Une conception semblable à celle de PARFIT, qui considère la morale commune de la plupart d'entre nous comme la source des raisonnements moraux, et qui, en même temps, veut l'éclairer, la perfectionner, est celle de SIDGWICK (philosophe anglais, 1838-1900), le défenseur de l'intuition et de la rigueur scientifique, penseur d'une théorie morale unifiée.

- La force critique de PARFIT consiste à « mettre à l'épreuve », réfuter, nos convictions, ordinaires ou philosophiques.

Cela acquiert une signification singulière chez le philosophe. Non seulement il cherche la cohérence logique, il expose toutes les convictions et il établit des analogies, mais aussi il « étaye » son argumentation d'une façon qui nous rappelle, en quelque sorte, celle suivie par le philosophe grec SOCRATE : la maïeutique, l'art de l'« accouchement » des vérités.

En effet, il étaye son argumentation (l'argumentation « déconcertante »), il nous convainc que dans la comparaison entre A et Z c'est Z qui est le meilleur résultat, par étapes, par l'« étaiement » d'argumentations intermédiaires, de telle sorte qu'à la fin nous « découvrons » être convaincus de la vérité de la dernière argumentation, comme si celle-ci était cachée en nous et nous devons seulement en « accoucher ».

Certes, la façon d'accéder à une vérité chez PARFIT est différente de celle chez SOCRATE : la deuxième s'appuie sur une théorie de la réminiscence, alors que

la première est logique et n'est qu'une implication.

Nous allons le montrer tout de suite.

Troisième section : « Le paradoxe de la simple addition »

- Première comparaison : entre A et A+. (Cf. schéma 3 en annexe)

– Dans A+ il y a plus d'habitants, et ils sont tous dans une situation plus difficile.

Une différence entre A+ et B ou Z est la présence dans A+ d'inégalités naturelles, c'est-à-dire inégalités qui ne résultent pas d'une injustice sociale (que nous avons supposée être absente).

– Dans ce cas, il ne s'agit pas de se demander si A+ est « meilleur » que A, parce que l'existence de personnes supplémentaires n'est pas en elle-même bonne.

Nous allons plutôt nous demander s'il est « pire » que A.

- Nous pourrions répondre que A+ est pire que A parce que dans A+ il y a des inégalités naturelles.

Mais si nous nous demandons « A aurait-il été meilleur si le groupe supplémentaire n'avait jamais existé ? », alors nous ne saurions pas répondre, parce que dans A+ l'existence de chaque personne ne fait de mal à personne. « Pourquoi défigure-t-il [le groupe supplémentaire] tant l'univers ? », demande le philosophe.

En effet, A+ n'est pas la même chose que A + l'Enfer (où les personnes vivent, sous la contrainte, une vie de souffrance insupportable, à laquelle ils préféreraient mettre fin).

– Par conséquent, nous pouvons conclure que A+ n'est pas pire que A.

– Supposons maintenant que, à cause de changements dans l'environnement, A+ s'est transformé en « B coupé en deux ».

- Deuxième comparaison : entre A+ et B coupé en deux.

– D'après les principes admis par la plupart d'entre nous (nous avons remarqué que le philosophe réserve aux opinions ordinaires un regard particulier) B coupé en deux serait meilleur que A+. Quels sont ces principes ?

Ce sont : le principe d'utilité (selon lequel il est meilleur que le solde net des bénéfices – la somme des bénéfices moins les pertes – soit plus important) et le principe d'égalité (il est meilleur que personne n'est dans une situation pire que son voisin, et que, par la suite, s'il y a des inégalités, les bénéfices vont à ceux qui sont dans une situation plus difficile).

- Nous pourrions réfuter la conclusion « B coupé en deux serait meilleur que

A+ ».

Nous argumenterions que la perte subie par les personnes les mieux loties de A+ a plus d'importance que le bénéfice (supérieur à cette perte) dont profite le même nombre de personnes dans une situation extrêmement difficile ; que ce qui compte le plus, c'est la situation des personnes les mieux loties.

Il s'agirait d'une opinion élitiste.

Mais la plupart d'entre nous penseraient que ce qui compte le plus c'est la situation des personnes les plus mal loties : ils accorderaient leur préférence à la conception de RAWLS.

L'opinion élitiste, dira PARFIT à la fin de la sixième section, est « moralement monstrueuse ».

Supposons maintenant que B coupé en deux se soit transformé en B.

- Nous passons ainsi à la troisième comparaison : entre A+ et B.
- Puisque B coupé en deux est meilleur que A+, B est meilleur que A+.
- Les deux conclusions auxquelles nous sommes parvenues

1. A+ n'est pas pire que A
2. B est meilleur que A+

impliquent que B est meilleur que A.

- Nous sommes passés à l'analyse de la quatrième et dernière comparaison, celle entre A et B.

En effet, B ne peut pas être pire que A s'il est meilleur que A+ qui n'est pas pire que A. « De la même manière, » écrit le philosophe « vous ne pouvez pas être plus grand que moi si vous êtes plus petit que quelqu'un qui n'est pas plus grand que moi ».

Le philosophe vient de montrer sa façon singulière et logique de « mettre à l'épreuve » les convictions : la maïeutique comme implication logique et l'analogie.

– D'après des interprétations contraires, nous avons trois convictions incohérentes qui impliquent une contradiction : c'est ce que le philosophe appelle « le Paradoxe de la simple addition » (c'est le titre de cette section).

Mais l'incohérence, la contradiction, le paradoxe, sont apparents.

PARFIT va donc réfuter deux parmi les objections que nous pourrions faire.

Nous allons passer aux autres étapes du raisonnement qui « étaye » l'argumentation « Z est meilleur que A », à la quatrième section, intitulée « Le Second Paradoxe », au

quatrième schéma (cf. annexe).

- Première comparaison : A+ et Alpha.

– Dans Alpha, comme dans A+, il n’y a aucune injustice sociale mais il y a des inégalités naturelles.

Cependant, il y a une différence entre les deux résultats, nous pouvons les comparer, nous demander lequel est pire.

– D’un certain point de vue, les inégalités dans Alpha le rendent pire que A+, puisque le fossé entre les mieux et les plus mal lotis est légèrement plus large : dans A+ les mieux lotis et les plus mal lotis sont respectivement au niveau 100 et 50, alors que dans Alpha ils sont au niveau 105 et 45.

Mais, d’un autre côté, elles ne le rendent pas pire parce que le rapport numérique entre ces deux groupes est bien meilleur : en effet, dans A+ la moitié des personnes est mieux lotie que l’autre moitié, alors que dans Alpha de très nombreux groupes sont au niveau 45 et les personnes les mieux loties ne représentent que 1 % d’Alpha.

- Par conséquent, Alpha n’est pas pire que A.
- L’objection que nous pourrions faire donne plus de poids au fossé entre les mieux et les plus mal lotis, elle résulte de la conception de RAWLS.

Or, il y a deux manières tout à fait différentes, « pour n’importe quel groupe de mal lotis », de connaître une situation meilleure.

1. RAWLS parle du cas où le groupe aurait pu exister, tout en se trouvant dans une situation meilleure.
2. Par contre, ceux qui disent que le groupe des plus mal lotis dans Alpha est dans une situation plus difficile que les plus mal lotis dans A+, parlent, implicitement, du cas où le groupe des plus mal lotis aurait trouvé une situation meilleure s’il n’avait jamais existé.

Mais ce deuxième cas, comme nous avons dit toute à l’heure, vaudrait « pour n’importe quel groupe de mal lotis ». Par conséquent, ce cas implique que la situation aurait été meilleure si personne n’avait jamais existé sauf le groupe le mieux loti.

- D’ailleurs, Alpha est meilleur que A+ :

Dans Alpha, non seulement de très nombreux groupes existent au niveau 45 (les inégalités sont moins pires) mais il y a aussi plus de groupes qui sont mieux lotis : ce sont les groupes au niveau 105.

Donc, dans A+ « toute personne » existante s'en serait portée plus mal.

- Nous passons à la deuxième comparaison : entre Alpha et Bêta
- Bêta serait meilleur que Alpha, parce que, de nouveau, le changement d'Alpha en Bêta comporterait que le groupe le mieux loti d'Alpha y perdrait un peu, mais un autre groupe de mal lotis équivalent en nombre y gagnerait beaucoup plus.
- Nous ferions le même raisonnement avec les situations successives, jusqu'à Oméga 100, qui serait le meilleur de tous (troisième et fondamentale comparaison).
- Mais Oméga 100 n'est rien d'autre que Z, l'Odieuse Conclusion !
- « A+ peut être un monde de dix milliards d'habitants parmi lesquels même la moitié la plus mal lotie jouit d'une qualité de vie *extrêmement élevée*. Il n'en reste pas moins, à en croire notre argumentation, qu'il serait *meilleur* qu'il y ait infiniment plus de personnes qui auraient toutes une vie *à peine digne* d'être vécue. »

Cinquième section : « La qualité des vies individuelles »

Cette section permet d'élaborer une esquisse de « réponse ». Jusqu'à ce moment nous avons argumenté en faveur du critère de la *quantité* pour le bonheur général (ayant fait deux suppositions) et de l'équité, mais il faut aussi s'intéresser à « la *qualité* des vies individuelles ».

– Ainsi, nous pourrions prendre en considération une vie individuelle, une seule vie, et non plus de nombreuses « vies individuelles », une population.

Imaginons que je puisse (et doive) choisir entre un avenir avec une « éternité de fadeur » ou avec un « siècle de félicité ».

L'« éternité de fadeur » serait une vie éternelle (ce serait la *quantité* qui l'emporte) qui serait toujours à peine digne d'être vécue, où « il n'y aurait de bien que de la musique d'aéroports et des pommes de terres à l'eau ».

Par contre, le « siècle de félicité » consisterait en cent ans d'une vie dont la *qualité* serait toujours très élevée.

– Supposons que chaque personne puisse faire un choix entre ces deux avènements.

1. PARFIT écrit « je crois que c'est avec le siècle de félicité que j'aurais le meilleur avenir ». Nombreux sont ceux qui choisiraient le « siècle de félicité ».
2. Mais il y a une opinion contraire, selon laquelle la *grande* valeur du « siècle de félicité » reste finie, alors que celle de l'« éternité de fadeur » est infinie.
PARFIT écrit : « Je m'insurge contre cette opinion ».

1. D'une part, il y a le postulat de MILL (*Utilitarisme*, chap. II, 1863) et l'opinion de SIDGWICK (*Methods of Ethics*, 1874) :

Le postulat de MILL selon lequel il y a une « différence de qualité » entre les plaisirs humains et bestiaux, selon lequel les plaisirs humains sont « plus élevés », ont *plus de valeur*, que les bestiaux.

L'opinion de SIDGWICK selon laquelle « toute comparaison *qualitative* des plaisirs doit au fond se résoudre en une [comparaison] *quantitative* ».

2. D'autre part, il y a l'argumentation de PARFIT en faveur de la comparaison *qualitative*. L'argumentation selon laquelle « bien que chaque journée de l'éternité de fadeur ait quelque valeur à mes yeux, il est impossible qu'aucune quantité de cette valeur soit aussi bonne pour moi que le siècle de félicité ».

– Il écrit « *à mes yeux* », après il écrira « aux yeux d'une seule personne », parce que, explicitement, il se demande : « Pouvons-nous établir un tel postulat – le postulat de MILL – à propos de la valeur qu'auraient différents résultats les uns par rapport aux autres [...] à propos de ce qui est bon dans les résultats A et Z? ».

Celle-ci est la question qui ouvre la sixième et dernière section : « Le perfectionnisme ».

– La réponse à la question est encore négative, même si est vrai ce que nous avons démontré tout au long des sections précédentes : Z serait meilleur que A.

– Nombreux sont ceux qui pensent que cette conclusion est difficile à croire.

Mais il est difficile de la croire *seulement si* nous supposons que ceux qui y vivent ont des vies qui valent tout juste la peine d'être vécues et que les meilleures choses de la vie ont disparu ; autrement dit, si nous supposons que « tout est musique d'aéroport et pommes de terre à l'eau ».

Or, si nous supposons que seule la première partie soit vraie, c'est-à-dire, que « toutes » les meilleures choses de la vie subsistent, alors il n'est pas difficile de croire à la conclusion précitée.

– Supposons maintenant que ceux qui croient que cette conclusion (Z serait meilleur que A) est difficile à croire, supposent *vraiment* que ceux qui vivent dans Z ont des vies qui valent tout juste la peine d'être vécues et que les meilleures choses de la vie ont disparu. Nous pourrions faire appel au Perfectionnisme. Le postulat du Perfectionnisme dit que même si un changement quelconque apporte un important bénéfice net à ceux qu'il touche, c'est cependant un changement négatif s'il entraîne la perte de l'une des

meilleures choses de la vie, par exemple, suppose PARFIT, « la musique de Mozart » ou, dans le changement suivant, « la musique de Haydn », ou encore, une bonne « interprétation du *Boléro* de Ravel », « Venise » ou « Vérone ».

Mais PARFIT va présenter deux parmi les nombreuses objections qu'on pourrait faire :

1. Nous devrions rejeter l'opinion nietzschéenne selon laquelle le soulagement ou la prévention de grandes souffrances est moins important que la préservation de la création des meilleures choses de la vie.
2. Les bonnes choses de la vie ne se classent pas dans des catégories tout à fait distinctes, mais elles se trouvent sur des continuums assez réguliers qui vont du meilleur au moins bon. La comparaison entre les bonnes choses de la vie doit être faite sur un plan *qualitatif*, et non quantitatif.

« Mozart et la musique d'aéroport sont reliés par un continuum assez régulier.

Bien que Haydn ne soit pas aussi bon que Mozart, il est très bon »

Par cette objection nous rejetons de nouveau le postulat de MILL.

Conclusion

En conclusion, d'après PARFIT, les réponses aux questions « Quelle population devrait-il y avoir ? Est-il possible qu'il y ait surpopulation, c'est-à-dire trop de personnes vivantes ? » sont: la première réponse : « qualité et quantité », qualité « et », en même temps, quantité ; la deuxième : tout bien considéré (considéré qu'il n'y ait pas d'inégalités sociales et que tout le monde vit une vie qui vaut la peine d'être vécue), il n'est pas possible qu'il y ait *surpopulation*.

PARFIT reverse, d'une certaine façon, la deuxième partie du titre du chapitre de Catherine AUDARD, « les paradoxes utilitaristes », en lui préférant le titre de son article « Surpopulation et qualité de vie » : nous acceptons une population très nombreuse « et », en même temps, nous sauvegardons la qualité de vie.

Thomas NAGEL (américain, philosophe et professeur de droit, né en 1937) et Jan NARVESON (philosophe américain, 1936), d'autres penseurs mentionnés dans la présentation de l'auteur de l'*Anthologie*, répondent comme PARFIT, à raison, de façon critique. NAGEL, en effet, dans le texte « Guerre et massacre » (1981) conclut sur l'impossibilité de choisir entre les deux attitudes morales (ce que nous avons présenté comme les deux interprétations fondamentales), la réponse « déontologique » ou

« absolutiste » (qui choisirait la seule qualité) et l'utilitariste (au sens classique : qui choisirait la seule quantité).

NARVESON, détracteur de l'utilitarisme classique, dans le texte « Utilitarisme et générations futures », conclut, à propos de la surpopulation, à la possibilité qu'il n'y ait pas de « paradoxe utilitariste ». Il pourrait répondre à la première question qu'il devrait y avoir une population où le critère éthique de la qualité de vie soit respecté sans qu'il y ait quelques « paradoxes », sans que la population la plus pauvre ne soit pas respectée.

Un autre point en commun entre NARVESON (qui écrit le texte « Utilitarisme et générations futures ») et PARFIT est le sens du devoir envers les générations futures.

Chez les deux penseurs nous sommes donc en présence du dépassement fondamental de deux limites de l'utilitarisme classique : l'injustice à l'égard des plus pauvres et l'injustice à l'égard des générations futures. Une autre limite est celle de l'injustice à l'égard des animaux : un philosophe qui va la dépasser est Peter SINGER (philosophe australien, né en 1946).

La différence entre NARVESON et PARFIT est que selon NARVESON la deuxième réponse est affirmative : la surpopulation est un problème, en effet, il n'y a pas le « paradoxe utilitariste » (seule quantité) s'il n'y pas de surpopulation, si tout le monde ne procrée que de manière responsable.

D'une part, il faut reconnaître à PARFIT la force critique de son raisonnement (il « met à l'épreuve nos convictions » qui sont unilatérales), la recherche de rigueur logique, et l'abandon de l'idée calculatrice typique de l'utilitarisme classique. Un tel abandon se manifeste dans les suppositions : la supposition des situations dans lesquelles les générations futures se trouveront et les deux suppositions fondamentales de la justice et de la dignité des vies individuelles (que nous découvrons être en même temps une « qualité »). Les deux suppositions signifient que le principe total n'est pas le seul principe pour l'action ; en effet, elles vont constituer, respectivement, l'intégration du principe d'équité et du critère de la qualité pour le bonheur individuel (la réfutation de la comparaison quantitative de la valeur de la vie au profit de celle qualitative) au critère de la quantité pour le bonheur général, c'est-à-dire au principe total.

D'autre part, nous pourrions faire au philosophe au moins une objection : les suppositions devraient « sérieusement » tenir compte des ressources naturelles, de leur disponibilité, quantité, et de leur corruptibilité, qualité.

PARFIT considère le résultat Z meilleur que A même s'il dit (dans la deuxième section)

que Z ne pourrait pas exister, étant donné les limites des ressources mondiales, et il le considère meilleur, considéré que, par exemple, les meilleures choses de la vie sont encore les meilleures, que la qualité des vies individuelles n'est pas en discussion. PARFIT a raison d'identifier les meilleures choses de la vie avec les « choses dont le rôle est essentiel pour rendre la vie digne d'être vécue » mais, si cette définition est « sérieuse », pouvons-nous croire que dans Z les meilleures choses de la vie sont encore les meilleures, qu'il y a encore des ressources naturelles et que leur qualité subsiste, qu'il n'y a pas seulement des « pommes de terre à l'eau » ?

Peut-être nous devrions croire avec NARVESON qu'il est possible qu'il y ait *sur*population, trop de personnes vivantes.

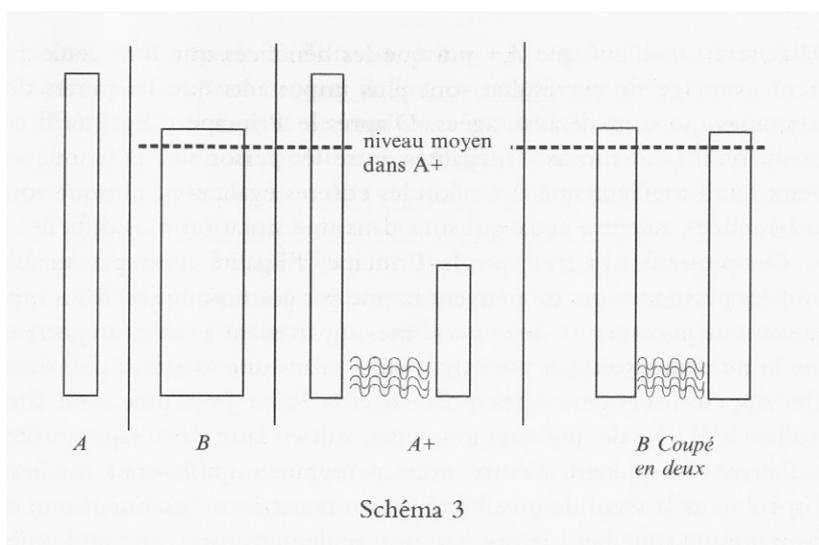
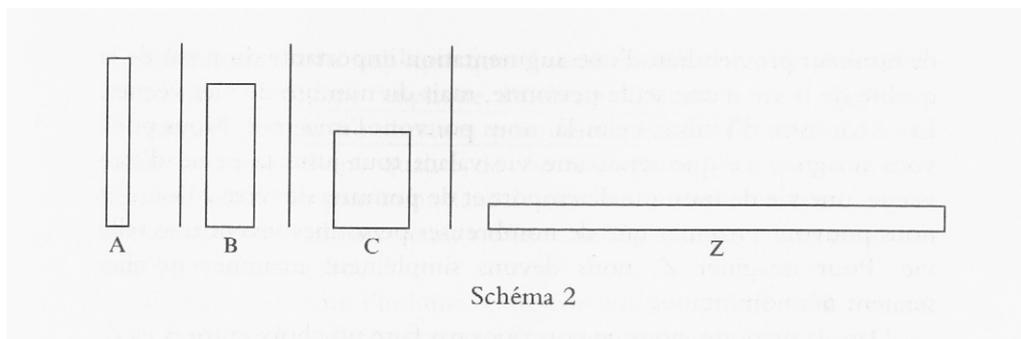
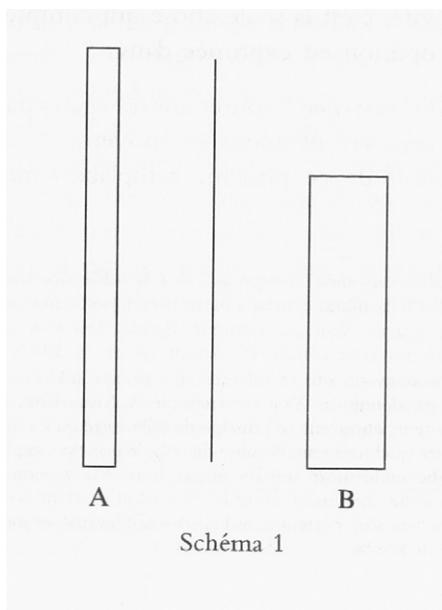
Un point est évident : après avoir redistribué les ressources il faut limiter leur exploitation.

Bibliographie

PARFIT Derek, « Surpopulation et qualité de vie », extr. d'*Utilitarianism and its Critics*, Jonathan Glover (éd.), Londres, 1990, p. 134 - 150 ; in Catherine Audard (éd.) *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme*, Vol. 3, Chapitre IV «L'éthique appliquée et les paradoxes utilitaristes», trad. fr. Christine Eychenne, Paris, PUF, 1999, p. 265-267, 313-340.

Annexe : Les quatre schémas de Parfit

Source : *Anthologie historique et critique de l'utilitarisme* (éd. Catherine Audard), vol. III, Paris, PUF, 1999, respectivement p. 317, 321, 325, 332.



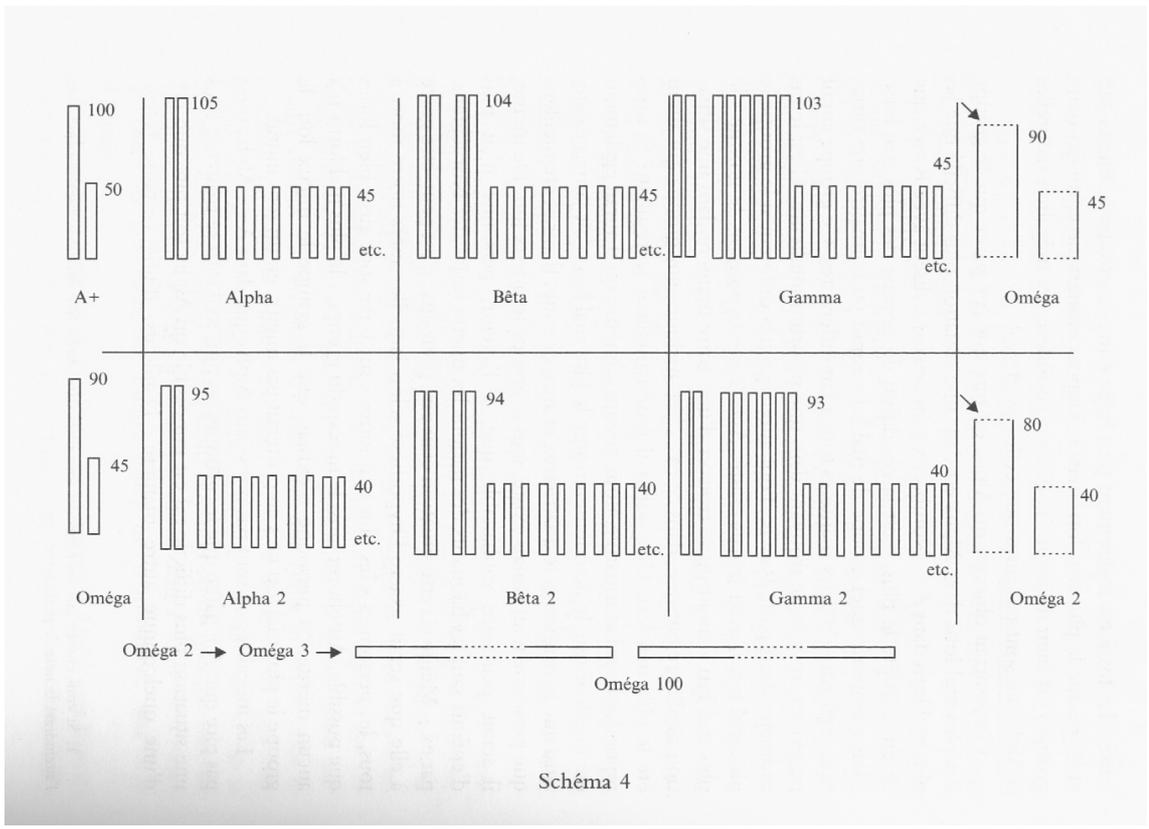


Schéma 4